

# Conférence

*En présence d'Albert Memmi*

Dans le cadre du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'Alliance Israélite Universelle

45 rue de la Bruyère, 75009 Paris

Mercredi – 17 novembre 2010 – 19h–21 h30

## *Les Juifs du Magreb, de l'exil à l'exode*

par

Paul B. Fenton et David G. Littman

Première Présentation

**David G. Littman**

C'est avec beaucoup d'émotion que je vous parle ce soir à l'Alliance Israélite Universelle. Un grand merci à tous les organisateurs. Permettez- moi une explication personnelle sur l'histoire de notre magnum opus de 800 pages.

Historien de formation, je me suis intéressé au destin des Juifs du Maghreb pour la première fois lors d'une mission humanitaire au Maroc en 1961 pour amener des enfants juifs clandestinement en Israël, via des vacances en Suisse. Après la présentation du Prof. Fenton, je parlerai brièvement de l'*Opération Mural* – un film documentaire israélien sur cette exode du Maroc, déjà montré quatre fois sur Channel I en Israël [dernièrement le mois dernier, dans une quinzaine de festivals et à la TV Canadienne française]. Exceptionnellement, il sera disponible ce soir dans sa version française DVD, à côté de notre livre, *L'exile au Maghreb*.

Au lendemain de l'indépendance de leur pays en 1956 de nouvelles espérances se profilaient à l'horizon pour les Juifs du Maroc. Mais je constatais, lors de ma mission durant 130 jours qu'ils cherchaient par tous les moyens à quitter leur pays natal pour émigrer en Israël ou même en Europe, dont le sol était encore ensanglanté par la plus grande tragédie juive de tous les temps.

Des séjours prolongés à Paris me permirent dès 1969 d'approfondir mes recherches sur leur histoire, d'abord au quai d'Orsay et au Foreign Office à Londres, et ensuite pendant des longues semaines à la bibliothèque de l'Alliance.

Grâce à des recommandations de notre cher ami Albert Memmi, ici parmi nous, et deux autres personnages, Saül Friedlander et André Chouraqui, devenus nos amis aussi, je pus obtenir un accès exceptionnel à ces archives peu explorées à l'époque. Des sources inépuisables s'ouvrirent devant moi : les répertoires d'une mémoire collective faite de persécutions, de brimades, d'humiliations, dont la période coloniale et l'exode avaient presque effacé le souvenir. Pour reconstituer cette mémoire, je parcourus ces collections établissant une base documentaire fondée sur des milliers de lettres manuscrites du XIX<sup>e</sup> siècle que je fis photocopier, déchiffrer et ensuite dactylographier. Je confrontai ces témoignages avec le point de vue anglais, présenté par les rapports de l'homologue britannique de l'Alliance, l'Anglo-Jewish Association (AJA), et les documents du Foreign Office (FO) à Londres consultés par la suite.

En 1972, j'eus l'occasion de discuter à Jérusalem de ce corpus avec deux grands historiens du judaïsme oriental, Shlomo Dov Goitein et Hayyim Zeev Hirschberg. Ce dernier me proposa de me concentrer sur le Maroc et même de collaborer à l'ouvrage qu'il écrivait lui-même sur l'histoire des Juifs du Maghreb.

[En effet, la traduction de l'hébreu (1965) en anglais du premier volume de son *History of the Jews in North Africa* (1974) était sous presse et Hirschberg préparait le deuxième volume, qu'il cherchait à enrichir avec des documents historiques relatifs au XIX<sup>e</sup> siècle.]

Nous partagions la conviction que les archives de l'AIU constituaient une source incontournable. Elles éclairaient de l'intérieur la condition abjecte de la grande majorité de la population juive du Maghreb, détruisant du coup un certain nombre de mythes qui avaient cours jusque-là. Afin d'assurer une vision équilibrée, Hirschberg proposa de compléter la correspondance de l'AIU avec des récits de voyageurs non-juifs du XIX<sup>e</sup> siècle et des époques antérieures. Une collaboration active s'engagea avec lui pendant deux ans par correspondance et durant ses deux longs séjours chez moi en Suisse au cours des étés 1974 et 1975. [Nous effectuâmes une sélection systématique des documents sur le Maroc pour constituer un corpus de sources, accompagnant son deuxième volume. Il fut décidé que ce dernier pourrait aussi paraître en français, la langue majoritaire des documents.]

[La recommandation du professeur Hirschberg facilita ma présentation de ce projet à une Conférence Internationale sur les communautés juives dans les pays musulmans, tenue à l'Université de Jérusalem au printemps 1974, une des premières manifestations universitaires consacrées à l'histoire des Juifs des pays arabes.]

Les prémices de mes recherches donnèrent lieu à plusieurs articles publiés entre 1975 et 1979 en anglais – et en français dans *Yod* (POF-Etudes) sur les Juifs d'Afrique du Nord en 1976 et sur les Juifs de Perse dans *Les Temps Modernes* en 1979. Je salue les rédacteurs à l'époque, devenus des chers amis, Mireille Hadas-Label et Shmuel Trigano, qui m'ont encouragé à cette époque, ainsi que Bat Ye'or. Ce fut encore par l'intermédiaire du professeur Hirschberg que je pris contact en 1975 avec un jeune étudiant, Paul Fenton, qui rentrait d'un voyage d'études au Maroc où il avait visité nombre de communautés en voie d'extinction.

Son amitié – et sa collaboration plus tard – devaient se révéler fructueuses dans plusieurs domaines connexes. Les sources arabes et hébraïques qu'il me communiquait enrichirent ma base de documentation.

Malheureusement, six mois plus tard, et quelques jours après avoir reçu le prix Ben-Zvi pour son œuvre sur l'histoire des Juifs en terre d'Islam, le professeur Hirschberg disparut prématurément en janvier 1976, sans avoir pu mettre la dernière main à l'introduction de l'ouvrage projeté. En dépit de ce revers tragique, je poursuivis ce travail de longue haleine.

[En rapport avec la publication posthume du deuxième volume, j'entrai en contact avec le Dr Eliezer Bashan, successeur de Hirschberg, qui me fournit pendant une longue période un nombre de photocopies de textes de livres et de documents du Foreign Office.]

Les études, les articles, et particulièrement le livre de Bat Ye'or (« Fille du Nile », mon compagnon de vie et de travail), *Le Dhimmi : Profil de l'opprimé en Orient et en Afrique du Nord*, publié en 1980, suivi par d'autres publications, avaient révolutionné la compréhension de la condition des non-musulmans dans les pays islamisés. La classification analytique des sources introduisait une approche novatrice et systématique — avec, en 1983, un néologisme, « dhimmitude » — pour défricher un domaine historique négligé et souvent soumis à la censure. Mes recherches commencèrent à porter des fruits en 1985 avec la parution d'une

monographie d'une soixantaine de pages sur la mission au Maroc en 1863-1864 de Sir Moses Montefiore, dont quelques exemples sont disponibles ce soir. Fondée conjointement sur les documents de l'AIU et du FO, elle fut publiée dans le volume commémorant le centenaire du célèbre mécène et dirigeant de la communauté juive en Grande Bretagne. Sa mission était le sujet de ma conférence en français à la Sorbonne le 30 juin dernier, disponible sur la table ici.

De multiples obligations aux Nations Unies à Genève à partir de 1986, en tant que représentant d'organisations non gouvernementales (ONGs) à la Commission des Droits de l'Homme, et la collaboration à d'autres travaux historiques mirent en veilleuse l'avancement de ce projet que je repris plus tard avec Paul Fenton. Arabisant et hébraïsant, il traduisit et annota des textes juridiques musulmans, des chroniques arabes et hébraïques et des textes judéo-arabes. Nous poussâmes plus loin la prospection des récits de voyageurs, et il effectua un nouvel examen des dossiers de l'AIU relatifs au Maroc, recherchant des documents en hébreu qui y sont nombreux. C'est grâce à ses encouragements lors de nos sessions estivales de travail que renaquit l'espoir de réaliser ensemble le vœu de celui qui avait souhaité notre rencontre trente ans auparavant, et dont notre livre est dédié « en témoignage d'une profonde et respectueuse amitié. »

C'est donc le fruit d'un labeur entamé il y a quarante ans que nous présentons aux lecteurs. Nous avons la conviction que la nature particulière de ces documents émanant de victimes et de témoins oculaires objectifs donnera un reflet plus fidèle de la réalité maghrébine que ne le présentent certaines études académiques, prétendues exhaustives. En effet, ceux-ci font revivre les voix du petit peuple. Les Juifs du Maghreb désignaient ces souffrances par un terme qui leur était propre : *galût*, mot hébreu qui signifie strictement « l'exil » ou « captivité », et qui a inspiré le titre du présent livre.

Comment prétendre que les appels de l'opprimé ne sont que « jérémiades » et plaintes « néo-lacrymotiques » comme l'imaginent cyniquement certains spécialistes ?

Ces derniers qualifient encore de « simples récits » les relations des voyageurs qui confirment ces documents, alors qu'elles émanent en majorité d'intellectuels, de diplomates et de médecins, chargés souvent d'effectuer des missions de reconnaissance précises. En outre, en tant qu'« infidèles » ils étaient tenus de séjourner obligatoirement dans les mellahs, quartiers réservés aux Juifs, dont ils eurent une connaissance directe.

Ces récits n'émanent pas d'une lecture sélective, car ils proviennent d'origines diverses — anglaise, française, allemande, hollandaise, italienne, et scandinave — et leurs descriptions des humiliations obligatoirement imposées aux Juifs maghrébins concordent sans exception et les exposent dans toute leur rigueur. Nombre de voyageurs étaient entachés de l'antisemitisme de l'époque. Et pourtant on surprend sous leur plume un accent de compassion, voire de commisération face aux souffrances des Juifs.

Nous sommes conscients des lacunes inévitables d'une telle publication, laquelle ne prétend pas à l'exhaustivité d'un domaine historique souvent dépeint comme « un second âge d'or andalou ». Ici, il importe de souligner que la publication de ces témoignages, à la charge émotive parfois très puissante, ne s'inscrit pas dans un dessein polémique. Il n'est pas de notre intention d'attiser des vieilles rancunes ni de refroidir les tentatives actuelles de dialogue interreligieux. Au contraire, nous sommes convaincus que tout dialogue entre Juifs et musulmans qui ne reconnaît pas la réalité historique de la condition de dhimmitude est condamné à s'enfermer dans des boniments infructueux. Une vision constructive exige de prendre en considération les écueils de l'exclusion passée afin de bâtir un avenir basé sur l'acceptation de l'altérité.

Tournons-nous maintenant vers les archives de l'AIU, mises à contribution dans la partie documentaire B du présent ouvrage. En effet, les archives de l'AIU demeurent quelque peu méconnues malgré leur importance fondamentale comme source d'information sur la situation des Juifs dans les pays musulmans, du Maroc à la Perse, durant le demi-siècle antérieur à la Première Guerre mondiale. Espérons que cela est en train de changer avec les nouvelles dispositions....

Il est approprié de rappeler que lors de la création de l'Alliance Israélite Universelle à Paris en 1860 il y a 150 ans, le principal objectif de ses fondateurs consistait à promouvoir partout l'émancipation et le progrès moral des Juifs et à secourir les victimes de discriminations. La description de René Cassin en 1950, le Président de l'AIU, « grand-père » de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, Membre de l'Institut et Prix Nobel de la Paix, mérite d'être rappelé :

En effet, dès 1860, les sept pionniers réunis à Paris qui ont fondé l'Alliance pour défendre en tous lieux les Israélites contre la persécution, pour les arracher à l'ignorance et à la misère auxquelles trop souvent ils étaient voués par des conditions de confinement inhumaines, en un mot, pour les élever partout au rang d'hommes libres et dignes, — ces fondateurs ont eu la sagesse clairvoyante de ne pas à l'avance limiter leurs domaines et leurs méthodes d'activité.

[À la veille du Protectorat français au Maroc en 1912, l'AIU entretient des écoles à Azemmour, Casablanca, El Ksar, Fez, Larache, Marrakech, Mazagan, Mequinez, Mogador, Rabat, Saffi, Salé, Settat, Tanger et à Tétouan, où la première école de l'AIU a ouvert à la fin de 1862. Ainsi, environ 5 500 garçons et filles bénéficiaient de l'instruction que leur dispensaient des centaines de maîtres dans une vingtaine d'écoles.]

Les enseignants de l'AIU n'avaient pas seulement reçu mission de faire œuvre scolaire et de contribuer au progrès de leurs coreligionnaires en leur ouvrant les portes de la culture occidentale. Résolus à améliorer leur sort au Maroc, ils s'érigèrent en véritables protecteurs. Un flot ininterrompu de lettres, de télégrammes et de rapports arrivait au bureau central de l'Alliance à Paris, émanant des représentants de ses comités régionaux et de directeurs d'écoles, des chefs de communauté ou des particuliers.

On y trouve aussi des missives provenant de la Légation française, des consuls britanniques, espagnols, italiens, des ministres du gouvernement chérifien, et des diplomates français ou étrangers. Ces lettres excèdent le domaine scolaire, car elles reflètent, bien plus que ne le ferait un livre ordinaire d'histoire, les souffrances, les agressions et les injustices dont les Juifs étaient quotidiennement victimes.

On y relève aussi des récits captivants de portée plus générale, décrivant, entre autres, des événements publics, des coutumes locales, des faits folkloriques, des superstitions.

[Cette énorme documentation fut conservée dans les archives du siège de l'AIU, sis depuis 1910 au 45 rue La Bruyère à Paris. Le tout, avec la bibliothèque, fut transporté en Allemagne par les nazis pendant l'Occupation, mais récupéré intact après la guerre à l'exception d'une partie emportée par les Soviétiques et restituée en 2000 – décrit par Jean-Claude Kuperminc dans son article, « The return of the looted French archives. The case of the Library and Archives of the Alliance Israélite Universelle » publié en anglais en 2007. Depuis les années 1960, une nouvelle classification ouvrit aux chercheurs qualifiés un libre accès à cette immense documentation.]

Grâce à ces documents, on peut dresser un tableau comparatif de la condition juive dans diverses régions du Maghreb de cette époque, ainsi que des réactions des individus et de la collectivité juive.

[Si plusieurs lettres exposent des griefs parfois exagérés, l'objectivité de cette source ne saurait toutefois être niée, même en l'absence de plaintes sérieuses durant des mois et des années. Il importe, certes, de la traiter avec précaution, mais il importe tout autant de ne pas en sous-estimer la valeur comme miroir reflétant la vie juive au Maroc dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle dans un environnement généralement hostile.]

Des centaines de lettres confirment indiscutablement les récits de voyageurs européens à l'âge du libéralisme et de l'émancipation. Dans leur grande majorité, ils décrivent la situation avilissante et vulnérable des Juifs dans les pays du Maghreb et les humiliations qu'ils subissent. La précarité de leur situation s'aggravait dans certaines régions plutôt que d'autres.

La documentation de l'AIU relative au Maroc est probablement la plus complète. Ces documents reflètent les multiples aspects de l'existence juive au Maroc dans les domaines sociaux, culturels et éducatifs. Les lettres, que nous publions dans *l'exil du Maroc*, provenant de ces archives et publiées ici pour la plupart pour la première fois, ont été sélectionnées en fonction de la lumière qu'elles projettent sur les relations judéo-arabes au Maroc. Elles illustrent, sans besoin de commentaire, l'état d'humiliation perpétuelle, d'hostilité latente et, à l'occasion, de violence physique qui fut le lot presque quotidien des masses juives au Maroc jusqu'à l'orée de la Première Guerre mondiale.

L'intérêt des documents consulaires pour l'histoire fut reconnu depuis longtemps. Aussi, afin de contrôler l'objectivité des faits, avons-nous cru bon d'inclure un certain nombre de documents provenant de la Légation de France au Maroc, pour un éclairage français. Ceux du Foreign Office et l'Anglo-Jewish Association expriment le point de vue de la diplomatie britannique sur les événements. Disons d'emblée que l'on trouve une documentation plus abondante chez ces derniers. En effet, d'une manière générale les Britanniques semblent manifester un souci humanitaire réel pour les communautés juives du Maghreb, tandis que les Français, plutôt enclins à minimiser la gravité des faits vis-à-vis des Juifs, limitent leur intervention aux seuls problèmes, surtout économiques, qui touchent leurs propres protégés.

Ces documents ont préservé des aspects de l'histoire vue de l'intérieur, telle qu'elle fut vécue sur une base quotidienne par le peuple. Ils sont aussi un hommage magnifique au courage extraordinaire des représentants de l'Alliance Israélite Universelle qui, en toutes circonstances, s'efforcèrent de protéger les populations locales et, avec abnégation, défendirent des causes humanitaires face aux multiples périls qui menaçaient leurs coreligionnaires. Notre section documentaire « B » est dédiée « en hommage à l'œuvre humanitaire, au courage et au dévouement des fondateurs et des enseignants vaillantes de l'Alliance Israélite Universelle, en ce 150<sup>e</sup> anniversaire de sa création (1860–2010) ».

Nous sommes reconnaissants au directeur de la Bibliothèque Jean-Claude Kuperminc, et au professeur Shmuel Trigano d'avoir proposé le lancement de notre livre sur les Juifs du Maghreb dans le cadre du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'AIU.

En conclusion, permettez-moi d'ajouter, avec une certaine émotion, que c'est un moment très émouvant pour moi. Le 24 novembre 1960 notre fille Diana était née – et une semaine plus tard j'avais commençais la longue lecture du livre de William Shirer, *The Rise and Fall of the Third Reich*. De là est venu ma décision de se faire volontaire pour une mission humanitaire et dangereux au Maroc avec mon épouse et notre bébé Diana. C'est 40 ans que j'ai commencé mes recherches à l'Alliance. Quelle joie de me retrouver avec Bat Ye'or et vous tous ce soir. Merci.